

Intelligence collective pour une reconstruction éthique, morale et durable

Samuel SZONIECKY

Maître de conférences, Laboratoire Citu-Paragraphe, Université Paris 8

Résumé : Globalement, l'intelligence collective consiste à mettre en commun le pouvoir d'agir d'un collectif pour réaliser une activité qui ne pourrait pas être finalisée par un seul individu. C'est le cas par exemple du développement d'un pays, particulièrement lorsque celui-ci est en guerre et que tout est à reconstruire. Les manières de mettre en pratique l'intelligence collective sont multiples. Elles s'échelonnent entre deux pôles opposés de l'activité collective qui vont d'une conception complètement mécanique à la manière d'une société de fourmis ou de robots, à une vision purement spirituelle aboutissant à l'émergence d'une sphère de l'esprit : une noosphère. Nous voudrions montrer ici la nécessité d'un développement complémentaire de ces deux pôles et comment l'intelligence collective offre aux individus les moyens d'agir concrètement pour construire, dans le respect d'une morale collective, une société durable basée sur une éthique personnelle. Dans cet article nous évaluons dans quelles mesures et sous quelles formes, des outils d'intelligence collective permettent de faciliter les constructions matérielles et immatérielles d'un territoire par une participation active des populations locales.

Mots-clés : intelligence collective ; éthique ; financement participatif ; développement ; territoire.

Introduction

Même si les technologies de l'information et de la communication (TIC) tendent à réduire les distances, voire à les supprimer en nous laissant croire qu'une vue satellite regardée depuis notre fauteuil est suffisante pour comprendre comment reconstruire un territoire, ces technologies ne peuvent toutefois remplacer la nécessité d'une expression locale des besoins, tant ceux-ci sont liés à une multitude de facteurs subjectifs liés à l'histoire de chacun, à ses compétences, ses moyens, ses envies, ces peurs. Capter localement cette expression de besoins à travers des outils simples comme les smartphones, nous semble une nécessité dans un processus d'aide à la reconstruction d'un territoire détruit par une catastrophe naturelle ou humaine. Ces informations constituent le contexte dans lequel pourront se déployer des projets qui auront d'autant plus de chance de réussir qu'ils sont en adéquation avec les attentes des populations locales.

Les mouvements des « printemps » (arabe, *Occupy Wall street*, canadien, turc, brésilien...) ont montré comment l'usage des réseaux sociaux via des

smartphones était devenu un moyen d'action particulièrement efficace pour rassembler des individus autour d'une cause commune. La question principale de cette recherche porte sur les possibilités d'utiliser ces mêmes outils non plus uniquement comme moyen pour exprimer des revendications mais aussi pour participer à la reconstruction active d'un territoire. L'enjeu est d'étendre le champ d'action des populations connectées au profit des projets de construction. Il va sans dire que ce projet ambitieux se heurte à de nombreux problèmes dont les plus simples sont sans doute les questions techniques qui aujourd'hui sont résolues pour l'essentiel. Reste toutes les autres questions : politiques, religieuses, morales, éthiques...

Dans un premier temps, nous présenterons un modèle d'intelligence pour développer collectivement une société éthique, morale et durable. Puis, nous nous interrogerons sur l'utilité des indicateurs de développement et les moyens de les exploiter. Nous présenterons ensuite des outils pour stimuler la participation des populations locales et mondiales aux activités de reconstruction d'un territoire.

Pour une intelligence collective éthique

Pour mettre en commun le pouvoir d'agir d'un collectif et réaliser une activité qui ne pourrait pas être finalisée par un seul individu, il est nécessaire de mettre en pratique l'intelligence entre deux pôles opposés de l'activité collective.

Le pôle physique, où les interactions se font à la manière de boules de billard ou comme dans les sociétés d'insectes. Dans ce cas, les éléments du collectif s'activent par réaction à des chocs physiques extérieurs : celui d'une autre boule de billard, celui d'une phéromone... Dans ce niveau physique, l'intelligence collective aura pour ambition d'optimiser les efforts des individus en interaction.

A l'opposé, le pôle intuitif. Ici l'intelligence collective a pour vocation de stimuler la réflexivité individuelle et le travail sur l'intuition afin d'atteindre un consensus par la discussion et l'échange d'idées. Ce pôle tend vers l'émergence de ce que Pierre Lévy [1] appelle une noosphère, à la suite d'Edgard Morin [2] et de Pierre Teilhard de Chardin [3] :

« Une collectivité harmonisée des consciences, équivalente à une sorte de super-conscience, la Terre non seulement se couvrant de grains de pensée par myriades, mais enveloppant d'une seule enveloppe pensante, jusqu'à ne plus former fonctionnellement qu'un seul vaste Grain de Pensée, à l'échelle sidérale. La pluralité des réflexions individuelles se groupant et se renforçant dans l'acte d'une seule Réflexion unanime. » [3, p. 203]

Entre ces deux pôles physique et intuitif règne le continuum des rapports logiques et pragmatiques apportés par l'expérimentation des individus. L'intelligence collective s'exprime ici via des individus qui créent des rapports à un moment donné, dans un lieu donné. Par exemple, en allant du pôle physique vers le pôle intuitif, ces créations de rapports prendront les formes suivantes : des mécanismes de rouages et d'engrenage, des réflexions utilisant la logique du tiers exclu, des langages symboliques, des réflexions utilisant la logique du tiers inclus [4], des savoir faire corporels et intellectuels, savoir nager, jouer d'un instrument de musique...

L'objectif ici n'est pas de privilégier un pôle plutôt qu'un autre mais bien de montrer qu'ils sont complémentaires. On ne peut pas nier la nécessité d'une dimension physique, elle est inévitable dans un monde où chaque individu possède son propre corps, où nous avons besoin de bâtiments pour nous abriter, de lits pour dormir, d'aliments pour manger... De même, l'intérêt d'une application raisonnable de procédés logiques ne peut être remis en cause quand on voit l'augmentation de nos capacités qu'apportent les machines. Toutefois, nous ne sommes pas que des corps, ni des machines logiques mais bien des êtres dont les intuitions participent à notre compréhension du monde.

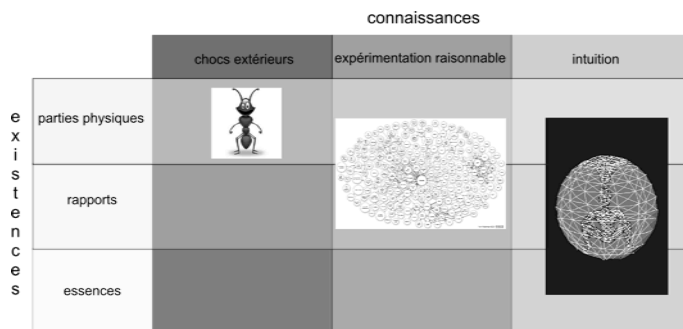


Illustration 1 : Matrices des intelligences collectives

Dès lors, l'intelligence collective éthique consiste pour chaque individu à se situer dans le continuum des activités à finaliser en créant des rapports entre éléments physiques, individus et intuition, afin de participer à la finalisation collective d'une action.

La réflexivité au cœur de l'action

Pour finaliser les actions qui occupent nos existences, nous développons des connaissances qui nous permettent de gérer les informations utiles à

nos fins. Que ce soit pour manger, dormir, se laver ou lire un texte scientifique, nous transformons les informations en connaissances utiles pour exécuter nos actions. Par exemple, le nouveau-né transforme l'information « contact avec la bouche » en connaissance « succion nutritive », l'enfant transforme les informations « brosse à dent », « eau », « dentifrice » et « parole des parents » en connaissance « lavage de dents », le chercheur transforme l'information « suite de caractères d'imprimerie » en connaissance « idées transmises par l'auteur du texte ». Suivant la complexité de l'action à finaliser, un nombre plus ou moins grand de transformations de l'information en connaissance sont mises en jeu jusqu'à la finalisation ou échec de l'action.

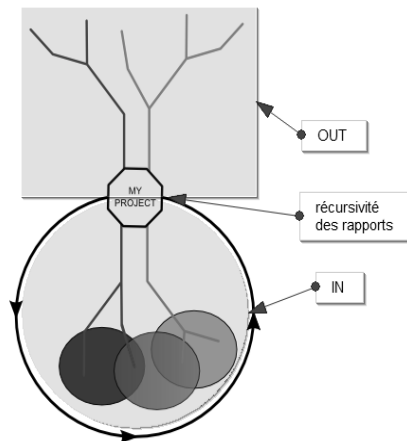


Illustration 2 : Processus de réflexivité

Ces suites de transformations forment un algorithme récursif dans laquelle informations et connaissances se développent les unes par rapport aux autres. On peut résumer ce processus par le schéma précédent qui montre comment une information extérieure est mise en rapport par un individu ou un collectif (« My project ») avec des catégories internes. La réflexivité transforme le flux extérieur entrant (à gauche) en un flux intérieur de connaissance qui une fois exprimé (à droite) peut servir pour une nouvelle boucle récursive. Ces flux prennent de multiples formes extérieures (gestes, paroles, textes, objets...) de même au niveau des catégories intérieures que chaque individu construit au fur et à mesure de son histoire en faisant appel à des analogies qui lui sont propres [5]. La finalisation d'une action consiste à multiplier ces formes extérieures et intérieures en faisant intervenir de nouvelles informations externes, de nouveaux individus ou de nouvelles catégories jusqu'à l'obtention d'une forme stable.

La difficulté principale de ce processus réflexif vient du fait que les rapports entre informations extérieures et catégories intérieures dépendent des individus qui effectuent les rapports. Plus encore, ces rapports dépendent du contexte spatio-temporel de la mise en rapport. Ainsi, face à l'information extérieure « bâtiment détruit », l'habitant du bâtiment créera un rapport avec la catégorie « sans abris » alors que le maçon créera un rapport avec la catégorie « travaux potentiels ». En l'absence d'une expression claire du point de vue de chacun, les incompréhensions entre individus risquent de se multiplier, chacun produisant une réflexivité différente face à une même information. Il devient dès lors très difficile de finaliser collectivement une activité.

Quelles réflexivités pour quelles actions ?

De nombreux organismes internationaux rendent aujourd'hui accessibles des données chiffrées concernant le développement des territoires. Par exemple, la Banque Mondiale met à disposition les données relatives à ses investissements. A partir de ces informations on peut réaliser des cartographies dynamiques montrant les impacts géographiques des flux financiers :



Illustration 3 : Impacts géographiques des investissements de la Banque Mondiale
(<http://artzub.com/d3/wbca/>)

Cette utilisation des informations fournies par la Banque Mondiale illustre parfaitement comment une vision globale du développement des territoires tend à écraser les populations locales sous des bombardements de chiffres. Nous ne remettons pas en cause l'utilité d'une institution comme la Banque Mondiale, nous voulons juste montrer qu'une logique globale de financement a tendance à faire disparaître l'humain au profit d'informations chiffrées et statistiques. Nous suivons sur ce point Thomas Berns qui dans son histoire des statistiques et de leurs impacts sur la politique, montre

comment l'abstraction de la statistique déresponsabilise le politique qui se retranche derrière une action purement physique et logique, oubliant la dimension intuitive spécifiquement humaine :

« Idéalement, il s'agit seulement de dire ou de reconnaître les choses telles qu'elles sont - en se situant dans un registre descriptif et en justifiant de la sorte tout acte de gouvernement - et non pas telles qu'elles doivent être. La force des énoncés normatifs est directement produite par le rapport que ces normes prétendent ou veulent entretenir avec le réel, avec un réel qu'elles se contenteraient de décrire de manière technique et non politique » [6, p. 8]

Toutefois, de plus en plus d'information proviennent non plus d'organismes internationaux qui récoltent, traitent et présentent des données chiffrées et des « éléments de langage » bien rodés, mais directement des populations locales qui grâce aux smartphones déversent, pratiquement en « temps réel », leurs témoignages sur le Web. Ici ce n'est plus l'abstraction logique et la désincarnation de l'information qui pose problème mais bien le contraire.

En effet, face aux contenus de la page du New York Times dédiée à la guerre en Syrie (<http://projects.nytimes.com/watching-syrias-war>), ce qui prédomine c'est la sensation humaine des victimes qui s'étale en toute émotion. De même, concernant le travail des cyber-journalistes, parfois aussi des soldats (cf. <http://webdoc.rfi.fr/syrie-cybersoldats/>), dont la certification des photos pose question comme le remarque Jérémie Nicey [7]. Dans ces deux cas la réflexivité s'incarne dans une essence proprement humaine, celle de la subjectivité d'un individu dans un contexte vécu.

Une fois encore, précisons que notre objectif n'est pas de choisir entre une pratique mécanique de la logique et une sensation émotionnelle mais bien d'associer les deux pour prendre en compte toute la complexité d'un projet de reconstruction qui relève à la fois et en même temps de ces deux dimensions aussi nécessaires l'une que l'autre :

« La mesure doit être analysée à la fois comme un langage conventionnel commun permettant le débat et comme l'expression de conventions arbitraires liées à des rapports de pouvoirs nationaux et internationaux. »[8, p. 121]

Ce qui importe c'est de laisser une place à chaque mode de réflexivité en donnant à chacun la possibilité d'exprimer en toute responsabilité celle qui lui est propre.

Un écosystème pour stimuler la finalisation des actions

Les outils que nous proposons de développer forment un écosystème d'information composé de plusieurs applications. Tout d'abord, l'écosystème « vit » autour d'une application Web (ilaServices) dédiée à la gestion globale

des informations et à la mise en relation des autres applications les unes avec les autres. Cette application IlaServices fournit des flux d'information interactifs (API) pour alimenter d'autres applications accessibles avec des smartphones. Chacune de ces applications est dédiée à la captation locale des informations liées aux fonctions principales de l'écosystème :

1. **ilaBesoin** : capter une expression locale des besoins en postant une photographie d'un bâtiment détruit et en construisant un arbre de besoin :



Illustration 4 : photo géolocalisée de destructions

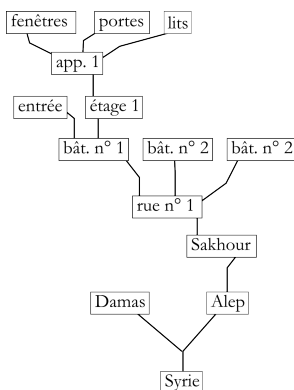


Illustration 5 : arbre des besoins liés à une photo

2. **IlaTag** : discerner parmi les besoins ceux qui semblent les plus importants en cliquant sur une cartographie sémantique à double axes

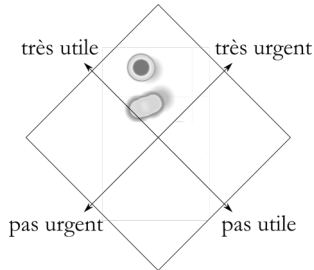


Illustration 6 : Cartographie sémantique pour le discernement des besoins

3. ilaActeur : proposer ces services en choisissant un rôle dans une action à finaliser

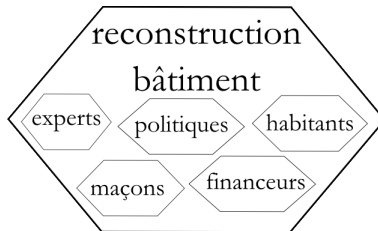


Illustration 7 : Choix d'une action et d'un rôle

Ces trois premiers exemples montrent comment, avec un Smartphone, on peut stimuler l'action collective en offrant des services simples. Mais pour finaliser un projet de reconstruction, il faut envisager bien d'autres outils, par exemple :

4. Participer à la définition des « activités finalisées » qui composeront les cahiers des charges,
5. Répondre à des appels à projets de reconstruction,
6. Évaluer les projets et leurs coûts, notamment en relation avec des réseaux sociaux d'experts,
7. Financer les projets par micro paiement.

Au final toutes ces applications mises en relation dans l'écosystème d'information « ila » ont pour objectif de suivre l'évolution des réalisations.

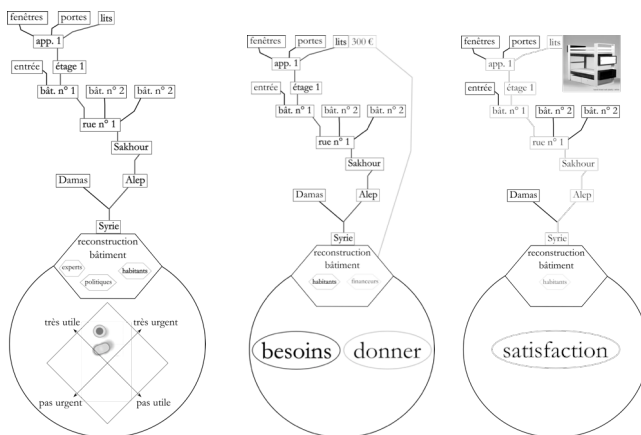


Illustration 8 : Besoin de lits
 Illustration 9 : Financement de lits
 Illustration 10 : Satisfaction du besoin

Conclusion

Reconstruire un territoire après une catastrophe est un projet complexe qui fait intervenir une multitude d'objets et de matériaux utilisés par une foule d'acteurs qui suivent des intentions à la fois complémentaires et antagonistes. En prenant un point de vue trop global et abstrait ou en croyant trop naïvement à l'angélisme des humains, le projet tendra soit vers une dictature, soit vers une utopie. Ne nions pas la complexité, acceptons qu'un tel projet relève à la fois de la dictature physique et sociale du territoire et de l'utopie intérieure de chacun. Si nous voulons, au-delà de la complexité, parvenir au consensus nécessaire pour finaliser les activités de reconstruction, il est vital que chaque individu exprime sa propre réflexivité en trouvant une place dans cette complexité. C'est ce positionnement individuel dans le respect des contraintes physiques et sociales qu'à la suite d'Edgar Morin nous appelons éthique [9] et que nous voulons stimuler par le développement de l'écosystème ILA.

Le chantier de reconstruction du territoire est sans fin. Génération après génération, il y aura toujours un champ à bêcher, des arbres à planter, des olives à récolter. Profitons de cette opportunité pour, en reconstruisant le territoire, nous reconstruire nous-mêmes.

Bibliographie

- [1] P. Lévy, *La sphère sémantique* : Tome 1, Computation, cognition, économie de l'information. Hermes Science Publications, 2011.
- [2] E. Morin, *La Méthode, tome 4 : Les Idées*. Seuil, 1995.
- [3] P. T. de Chardin and F. Tardivel, *Hymne de l'univers*. Seuil, 1997.
- [4] A. Berque, *Ecumène : Introduction à l'étude des milieux humains*. Belin, 2009.
- [5] D. Hofstadter and E. Sander, *L'analogie : Coeur de la pensée*. Odile Jacob, 2013.
- [6] T. Berns, *Gouverner sans gouverner : Une archéologie politique de la statistique*, 1st ed. Presses Universitaires de France - PUF, 2009.
- [7] J. Nicey, *La certification de contenus collaboratifs à l'agence photo Citizenside*. tic&société, no. Vol. 6, N°1, Nov. 2012.
- [8] P. Hugon, *La mesure du développement est-elle l'expression de rapports de pouvoir ?*. Revue Tiers Monde, vol. n°213, no. 1, pp. 105–121, Mars 2013.
- [9] E. Morin, *La Méthode : Tome 6, Ethique*. Points, 2006.